

Rencontre avec l'auteure à l'occasion de la sortie de son dernier livre « Laisse la vie entrer dans ta vie » paru aux éditions Véga (Trédaniel).
Partager un instant avec Gislaine Duboc autour de la vision qu'elle propose, c'est avoir la sensation d'être traversée par la beauté, la grâce, et l'intelligence. Avec Gislaine, la rencontre ne peut pas être résumée par des mots. Les portes qui s'ouvrent sont tellement nombreuses, et cela vous met dans la position d'un enfant innocent, à qui la vie offre en cadeau la possibilité de réinventer le monde avec les yeux de l'émerveillement. Une autre réalité est donc possible, seul le point de vue de l'observateur change. Gislaine, conteuse et chaman, déploie avec art et maitrise, une narration qui vous invite à regarder les événements de la vie d'une autre manière. Mais surtout, elle vient vous interroger sur la délicate question de la vérité. Tout cela avec un accent chantant qui ajoute une délicieuse mélodie à son récit déjà poétique. Gislaine ne répond pas à vos questions, elle les dissout, vous laissant dans un état d'innocence dissipant les brumes du mental. Un peu comme à la sortie d'une longue nuit, où vous vous trouveriez auréolée d'une subtile lumière qui éblouit les sens.

Bonjour Gislaine. Pour les personnes qui ne te connaissent pas encore, peux-tu te présenter ?

« Qui je suis » ? C'est je crois, la question la plus difficile que nous pouvons nous poser. D'habitude on répond plutôt par : qu'est-ce que je fais pour dire qui je suis ? Donc, je répondrai à ta question : qui je suis ? Je suis quelqu'un qui a eu une vie, on peut dire, très mouvementée. Voici les trois étapes de ma vie. J'ai rencontré des situations bien ancrées dans les affaires qui m'ont amenée à être bien ancrée dans l'esprit, puis à devenir bien ancrée dans le cœur. Aujourd'hui, je suis celle qui regarde le chemin parcouru avec l'expérience d'une vie où je n'ai jamais eu peur de saisir tout ce qu'elle m'offrait. C'est cela que je tente de transmettre : l'absence de peur face au chemin qui est emprunté par la vie.
Tu vois, si je devais résumer cela en une phrase, je dirais que j'ai commencé par croire qu'il fallait créer son chemin. Aujourd'hui, je suis celle qui sait qu'il suffit de regarder ses pieds pour savoir qu'on est sur son chemin… et que ce chemin se dessine au fur et à mesure de chacun de mes pas. C'est peut-être cette science- là que j'aime transmettre.

Lorsque tu dis « la femme ordinaire » que tu es devenue aujourd'hui a renoncé à être magicienne et que désormais son seul désir est de se laisser traverser par la vie, de demeurer dans l'émerveillement de celle qui « ne sait pas ». Ne t'a-t-il pas fallu tout cette vie de quête avant d'atteindre cette sagesse que je dirais socratique ?

L'émerveillement est là lorsque tu deviens celle qui ne cherche plus à comprendre le tour de magie, mais qui se nourrit de la magie. Au départ, il est nous est enseigné d'être des dieux, des magiciens, on nous enseigne qu'il faut tout décortiquer, tout comprendre en vue de tout posséder, d'obtenir le pouvoir. Et puis un jour la vie te fait baisser la tête par les épreuves fortes que tu reçois. Et là, tu réalises qu'il n'y a pas de pouvoir, il y a juste à être dans l'émerveillement de ce que tu vois.
Souvent je dis « je ne suis pas la magicienne, c'est la vie qui est magique. Cessons de tout vouloir décortiquer, de vouloir tout comprendre pour posséder et avoir le pouvoir. Comme tu le vois, c'est passer de Dieu à l'homme. Aujourd'hui, mon seul désir est de me laisser traverser par la vie. Ça peut paraitre tout bête, mais lorsque tu sais que tu es une goutte d'eau, tu deviens l'océan. C'est si simple. Alors que nous sommes toujours à l'extérieur de l'océan. Tu veux le voir, tu le mesures depuis le pont, mais tant que tu restes à l'extérieur, c'est impossible de devenir l'océan ; dès que tu plonges, que tu es la goutte d'eau, tu deviens l'océan.



Tu mentionnes dans ton livre « la voie qui relie l'ombre à la lumière ». Peux-tu m'en dire un peu plus. Comment explorer cette voie, comment se laisser guider par elle ?

Lorsqu'on a divisé le bien et le mal, la nuit du jour, on a oublié que celle qui existait, c'est la journée et que dans chaque blessure, il y a une ouverture, et que dans chaque nuit, il y a le début du jour. Si tu parcoures le chemin, même lorsque ce que tu reçois est douloureux, tu tiens en germe la future lumière, mais aussi l'amour. Si j'accepte la lumière de l'amour, lorsque je ressens de l'amour pour quelqu'un et que je suis heureux, il faut que j'accepte le fait que je vais vers la séparation, et que les pleurs, qui sont l'ombre, viendront avec. Il faut accepter de pleurer pour pouvoir rire sur le chemin. Au lieu de séparer, ce mouvement nous aide donc à chercher et à accepter que la vie soit faite de nuit et de jour, il faut accepter que nous sommes toujours dans le mouvement. Ce qui t'amène à ne plus être dans le jugement de comment j'ai fait pour ne pas avoir su me préserver de tel ou tel malheur ? La douleur est souvent associée à la faute. On a créé un monde comptable. La vie n'est pas comptable ! La vie est ! Et c'est déjà pas mal.
Tu dis aussi : « dans l'amour tu es libre, dans le combat jamais ».
Faut-il cesser de se battre pour un idéal ? Comment se libérer du combat ?
À un moment donné, je veux que le monde soit le monde comme moi, je le veux. Et dans ce combat-là, je ne suis pas libre parce que je deviens le serviteur de ma vision. Par contre, si je demeure dans l'amour de ce que j'aime, je vais exprimer la même chose, mais en mon nom. Et dans ce cas-là, ça n'a rien plus à voir. Parler en ton nom, c'est un peu ce que Jésus nous a offert : la liberté. Ce qu'a fait ensuite l'église est totalement l'inverse, nous ne sommes plus dans la liberté mais dans la soumission du Verbe. Dans Les frères Karamazov de Dostoïevski, il y a un

poème dans lequel il est écrit qu'au 15ème siècle, le Christ revient. L'inquisiteur lui dit « Je vais te tuer à nouveau, tu apportes la liberté, personne n'en veut ». On veut être lié à une idée et ce n'est pas possible. À la fin de l'histoire Jésus se lève et l'embrasse sur la bouche. C'est cela la liberté. Quoi que tu dises, quoi que tu fasses, tu fais partie de la danse que tu ne connais pas. Mais moi, je reste fidèle à moi. Nous préférons être soumis à une idée.
Tu as mentionné qu'à 14 ans tu as voulu partir pour faire la révolution de 1968. Si tu restes fidèle à ton goût d'être une femme libre, tu ne fais que chanter ton chant. Mais si tu veux que toutes les femmes soient libres sur la planète, tu viens « au service de ». Ton chant n'est plus ton expression. Tu ne peux pas comprendre que certaines femmes souhaitent au contraire être enfermées, parce que c'est là où elles se sentent libres. Tu vois la différence ? Voilà ce que j'ai essayé de mettre en une phrase.
Lorsque je travaille avec mes groupes, je dis que chacun d'entre vous est une part de nous, et qu'à l'intérieur, tout cela forme une tribu. J'appelle ce travail le piano intérieur. Chaque fois que vous tombez en amour ou en haine avec quelqu'un, qu'il y a fusion, une part de vous s'éveille. Au fur et à mesure de ce que la vie vous propose, vous découvrez grâce à l'autre, une note qui était en vous. Et lorsque chacun d'entre vous chante une mélodie, c'est comme une palette de sons qui résonne dans la musique sacrée de l'univers.



Tu mentionnes l'idée d'un mouvement qui réglerait « l'ordre de la vie ». Y-a-t-il réellement un « ordre de la vie » ? Si oui quel est ce mouvement ?

Oui, tout est mouvement, tout ce que l'on regarde, même à l'échelle du très petit ou du plus grand, tout est en constante transformation. Notre corps se renouvelle tous les sept ans, et n'a plus les mêmes cellules. Donc, tout bouge. Notre histoire est de créer l'immobilisme : Vouloir se marier pour l'éternité, garder les choses pour toujours…on accumule, on accumule. Et cela nous met dans la position d'être encore dans la quête du jardin d'Eden, là où il n'y a pas de mort, c'est-à-dire pas de mouvement. Si tu reprends le mouvement qui existe en toi, le chemin que tu as fais depuis le moment où tu étais juste un grain de sable jusqu'à aujourd'hui, tu n'as jamais cessé de mourir et d'être le mouvement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout passe, tout se transforme et c'est juste. Alors, que nous, nous créons des grands musées pour immortaliser le monde. Tu vois, ce qui est intéressant, nous avons commencé avec les druides, à voir un peu une réalité du monde, (on peut le dire, les druides étaient aussi des hommes politiques, des hommes religieux, des hommes médecines). Ils ont établi des constructions extraordinaires, ils ont su faire de l'astrologie. Mais il n'y a pas un seul écrit. Comme chez le peuple amérindien. Pourquoi ? Parce que le mouvement, c'est ça. La pensée se rigidifie dès qu'elle s'écrit. Elle devient quelque chose qui crée un dogme. Comme nous le disions tout à l'heure, la liberté est d'être vraiment dans son cœur, dans soi. La liberté c'est d'accepter le mouvement de vie. Nous, on la freine tout le temps, nous voulons que les choses restent comme avant, comme maintenant. En fait, nous voulons tout immortaliser. Je crois que la folie du monde est de chercher l'immortalité, plutôt que de jouir du vivant. Et le vivant a besoin de la mort pour exister.

Voudrais-tu finir sur cette belle parole de chaman ? As-tu un dernier message pour nos lecteurs ?

Tu finis comme tu veux, c'est ton article… (Rires chaleureux). Je te fais confiance parce que je ne sais pas ce que tu as entendu, mais ce que je sais, c'est ce que tu as entendu est juste, parce que celui qui parle ne sais pas ce qu'il dit. Si je dois te donner un denier message de la journée, de ce qui descend aujourd'hui : Je crois que la quête, c'est de découvrir que nous sommes en pleine floraison d'une civilisation qui se répète. Tu sais, souvent, dans un jardin les choses poussent ensemble. Nous observons aujourd'hui que la dictature pousse partout comme elle l'a fait en 36, comme elle l'a fait dans d'autres époques. Chaque fois, ça pousse ! C'est une floraison qui raconte la fin d'une civilisation et le début d'une autre. Mais c'est toujours le même mouvement, cette même façon, comme le dit Nietzche, de rester dans la pensée du lion. Il faut la conquête. Je me suis demandé un jour : qu'est-ce qui a fait que nous semons toujours la même chose ? Il faut remonter au premier cultivateur, celui qui en regardant la terre, a décidé d'enlever telles et telles graines pour faire pousser plus de maïs. Ce jour-là il a créé un autre monde. Il a créé le futur, car s'il y avait plus de maïs, il pourrait passer l'hiver. Et ce jour-là, on a créé un monde, on a créé des verbes et le fermier est né. Et ce jour-là, le récit a créé la réalité. Souvent on entend qu'il suffit de changer l'histoire pour changer le monde. Non il faut carrément sortir du récit pour rencontrer « Celui qui a été », et qui Existe depuis la nuit des temps. Et qui n'a pas été créé par l'homme, mais par quelque chose de bien plus grand. Ma proposition est de nous amener à aller à la source originelle pour la retrouver. Lorsque le fermier est né, le monde a perdu sa liberté d'être inscrit dans un univers fantastique qui nous dépasse à tout jamais. Nous vivons une époque merveilleuse où la technologie nous montre la bêtise de croire que l'esprit se différencie de l'univers. Nous avons une machine qui pense mieux

que nous. C'est quoi un homme ? C'est ça la question ! C'est magnifique. Pour la première fois depuis des milliers d'années, on se la pose parce que nous avons inventé notre création. On est des dieux. Nous sommes devenus des dieux parce que nous avons inventé la création. Mais comme dit Voltaire, elle risque de bien nous le rendre ! Comme il l'a dit pour l'homme vis-à-vis de Dieu. Tu t'imagines ce carrefour où l'on peut dire : « Si l'esprit n'est pas ce qui nous différencie, alors peut-être qu'on est associé au vivant ».

Merci Gislaine pour ce précieux temps que tu as consacré à me transmettre ta vision. Quelle magnifique invitation à laisser entrer la Vie dans nos vies !
Interview réalisée par Patricia Menetrey

www.patricia-menetrey.com